

RETOURNONS DANS LE PASSÉ

LA VIE QUOTIDIENNE AU CHATEAU DE LA SEILLERAYE AVANT SON ACQUISITION PAR LE C.H.R. DE NANTES

La Seilleraye... Hôpital périphérique du C.H.R., situé à 16 kms à l'est de Nantes, dispose de 240 lits de moyen et de long séjour.

Au delà de ce glacial rappel purement administratif, beaucoup d'entre vous ont sans doute oublié ce que furent les origines de cet établissement. Et lorsque l'on visite aujourd'hui le château qui lui a donné son nom, on a peine à imaginer que celui-ci recevait encore des convalescents il y a tout juste dix ans, et plus encore peut-être, que ses salles abandonnées à leur sort connurent avant la guerre de 1939 la vie des grandes résidences de campagne où de riches familles aux nombreux quartiers de noblesse venaient chaque été goûter les charmes de la Province.

EN SURVOLANT L'HISTOIRE DE LA SEILLERAYE

J. UZUREAU nous a fait connaître dans tous ses détails (n° 4 de l'hospitalier nantais) le passé de cette demeure seigneuriale. Peut-être ne sera-t-il pas inutile d'en rappeler les grandes lignes avant d'évoquer la vie quotidienne au château il y a cinquante ans.

«Le domaine de la Seilleraye -écrit J. UZUREAU- était autrefois une vaste seigneurie qui occupait toute la partie est du territoire de la commune de Carquefou».

«Cette commune est limitée en cet endroit par une petite rivière, la Seille, qui coule au fond d'une vallée profonde».

«En langue celte, Seilleraye signifie : lieu qui domine la Seille, de même que Carquefou, (on disait alors Querquefou) signifie lieu planté de chênes. Les armoiries du bourg en portent le témoignage».

L'occupation des lieux par les seigneurs de la région remonte fort loin puisque dès 1380 on y trouve trace d'un manoir auquel succéda un donjon féodal. Mais c'est de 1671 que date la construction du château actuel, entreprise par Guillaume d'Harrouys, Maire de Nantes et Trésorier Général de Bretagne. Mauvais trésorier sans doute, puisque réputé homme généreux et bon, il dilapida les fonds qu'il était chargé de gérer et finit ses jours en 1699 à la Bastille. Grand seigneur, il avait fait dresser les plans du château par les élèves de Mansart et confié à Le Nôtre lui-même ceux des jardins et des charnelles. Guillaume d'Harrouys était cousin germain par sa femme de Madame de Sévigné, qui fit plusieurs séjours à la Seilleraye et n'a pas manqué d'en faire de savoureuses descriptions à sa fille : 20 mai 1680 *«nous allons à la Seilleraye, qui est devenu tout poli, tout joli et bâti depuis que vous y avez été».*

Pendant la Révolution de 1789, la Seilleraye abrita un poste militaire, chargé de protéger la route de Nantes à Paris. On doit sans doute à cette occupation le fait que le château ne fut pas brûlé et fut moins pillé que d'autres. Les soldats découvriront cependant, dans le vestibule, un trésor de 800.000 livres en or, caché à l'époque du système de Law, sous la statue de St Alexis.

Resté près de quatre siècles entre les mains de

la même famille, par voie de successions ou de rachats, le château et les nombreuses fermes qui l'entouraient échurent finalement le 11 mai 1940 au baron René de Kainlis. Celui-ci vendit le tout dès le 10 décembre 1940 à Monsieur JALLAIS, industriel nantais.

L'armée allemande occupa la Seilleraye de 1940 à 1943. En Novembre 1943, l'Hôtel-Dieu ayant été détruit par les bombardements du 16 Septembre, le Préfet de Loire-Inférieure réquisitionna la Seilleraye. Les premiers malades y arrivèrent le 17 juin 1944.

La guerre finie, la Commission Administrative des Hospices Civils de Nantes décida d'y établir l'hôpital de convalescence qu'un décret de 1943 lui faisait obligation de posséder. Ce fut le début d'une très longue procédure, avec le propriétaire du château, qui aboutit après plusieurs années à l'expropriation de ce dernier...

Les conditions d'hospitalisation des malades étaient rudimentaires (il n'y avait à l'origine ni chauffage, ni eau courante dans les chambres et peu ou pas de sanitaires).

C'était peut-être - tout au moins dans ses débuts - le seul hôpital de France où, disait-on avec juste raison, l'eau potable n'était pas courante, et l'eau courante pas potable. Aussi fallut-il vers 1970 songer à remédier à cette situation. Il fut d'abord envisagé de restaurer et d'agrandir les «communs», magnifiques dépendances du château maintenant en ruines, mais devant le refus formel du Ministère, cette solution dut être abandonnée au profit de la construction d'un bâtiment industrialisé moderne, le V 240 actuel qui ouvrit ses portes le 16 Novembre 1976.

LA SEILLERAYE ET SES HOTES ILLUSTRES

La vie quotidienne des occupants du château au cours des siècles écoulés ne nous est évidemment connue que dans ses très grandes lignes. Tout au plus savons-nous que de somptueuses réceptions y furent souvent données, que le mobilier y fut renouvelé à maintes reprises par les propriétaires successifs, et que de tous les visiteurs deux connurent particulièrement la célébrité :

- Mme la Marquise de Sévigné, déjà citée, fit plusieurs séjours en se rendant à ses propriétés de Vigneux (où son château de Buron a été récemment la proie des flammes) et de Vitry. *«Le génie a cela de merveilleux qu'il enchante les lieux où il passe ; il leur ajoute un grand charme, il en a l'âme et la vie. Le toit sous lequel a couché un personnage célèbre, l'air qu'il a respiré, le gazon qu'il a foulé, semblent avoir retenu de lui quelque chose qui excite la curiosité et imprime la vénération»* écrivait au siècle dernier l'un des biographes de Mme de Sévigné. N'en serait-il pas ainsi de la Seilleraye ? Encore que la chambre attribuée à Mme de Sévigné, au rez de chaussée de l'aile de la chapelle ne peut que difficilement exciter l'imagination : petite (relativement), sombre, dépouillée de sa cheminée et de son mobilier, pavée d'antiques carreaux de terre cuite. elle

nous renvoie très loin des fastes du Grand Siècle.

- Le Maréchal de Bourmont, bien oublié aujourd'hui, marié à une demoiselle de Becdelièvre, fille de la maison, connu la gloire en commandant les troupes françaises qui s'emparèrent d'Alger en 1830. Au moment de la prise en charge du château par le C.H.R., cent ans après sa mort, l'une des plus belles chambres du rez-de-chaussée portait encore son nom, témoignant du respect qu'il n'avait cessé d'inspirer.

A ces deux visiteurs attirés de la Seilleraye, n'oublions pas d'ajouter la sœur de la reine Marie-Antoinette, l'Archiduchesse Christine, qui y séjourna en 1788 et le Docteur Laennec qui y consulta en octobre 1819.

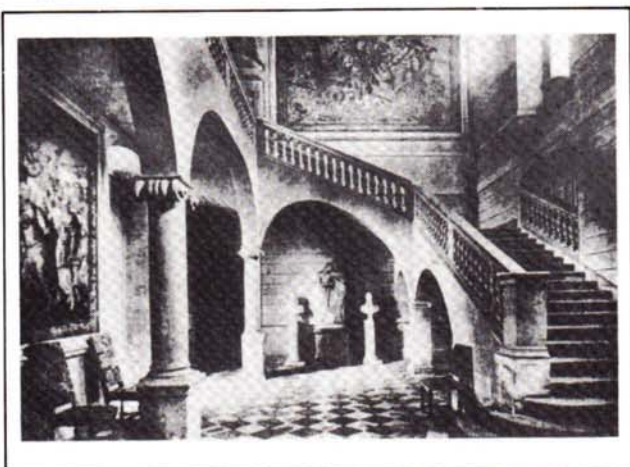
LA VIE AU CHATEAU

Si les éléments nous manquent pour décrire ce que furent les séjours de ces illustres personnages, par contre des témoignages précis nous permettent d'évoquer la vie quotidienne des derniers châtelains de la Seilleraye de 1900 à 1940.

Le domaine de la Seilleraye formait alors un ensemble de 525 hectares, répartis entre le château, les bois, les parcs et 29 fermes. Ces fermes n'étaient que de modestes borderies atteignant rarement 10 hectares, où les métayers, partageant leurs récoltes avec le seigneur des lieux sous le contrôle d'un intendant vigilant vivaient chichement.

Leur dénuement contrastait singulièrement avec le luxe du château.

Composé d'un grand corps de logis flanqué de deux ailes englobant la cour d'honneur, le tout sur deux niveaux, le château en imposait à tous ses visiteurs. L'aspect intérieur renforçait cette impression *«c'est vraiment une maison royale, tout est grand, beau et noble, tout le monde le dit, voilà pourquoi je le répète, c'est aussi ce que je pense»* écrit la Marquise de Becdelièvre vers 1830. Dès l'entrée, l'on est frappé par le vestibule *«dont la cage est d'une taille gigantesque de même que l'escalier en pierres et la rampe de même, à jours. Le plafond est peint en couleurs, dans ce local il y aurait la place de bâtir une jolie petite maison de Paris à plusieurs étages»*.



Château de la Seilleraye - Le Vestibule et l'Escalier d'Honneur en 1939.

La visite du château confirmait ce sentiment de noblesse et de grandeur. Les nombreuses pièces dotées d'un mobilier de grande valeur, mais il faut bien le dire, assez hétéroclite, abritaient plus de six

cents tableaux et gravures aux signatures illustres qui constitueraient de nos jours un musée d'une richesse inestimable : Van Dick, Largillière, Madame Vigée Lebrun, Mignard, Boucher, Nattier, Rigaud et combien d'autres... De nombreuses tapisseries d'Aubusson tissées de fil d'orties et de soie habillaient le vestibule et les salons de réception.

La bibliothèque n'était pas en reste, puisque en dehors des nombreux volumes, ses archives avaient la fierté de posséder des lettres des rois Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et de leurs différents ministres. Sans oublier, semble-t-il quelques missives de Mme de Sévigné. Malgré toute sa magnificence, le château tel qu'il se présentait en cette première moitié de notre siècle, nous paraîtrait aujourd'hui bien difficile à habiter ; le confort tout comme à Versailles n'y était apparu que très progressivement.

Le chauffage était assuré par les seules cheminées (les bûches étaient emmagasinées dans des coffres aménagés sous les fenêtres) et l'on imagine aisément ce que devait être en hiver l'agrément de ces grandes pièces de plus de quatre mètres sous plafond, malgré l'épaisseur impressionnante des murs (un mètre).

Curieusement, le premier élément de modernité apparut avec le téléphone installé dès 1911 pour relier le château à la poste de Mauves.

Une ébauche de service d'eau vit le jour en 1914. Un puits fut creusé près de la resserre aux orangers. L'eau stockée dans un réservoir placé dans les combles (il y existe toujours) dont le montage dut représenter pour l'époque une prouesse technique, permit la réalisation d'une salle de bain au 1er étage. Une pompe à roue (sur le côté de la chapelle) était actionnée quelques heures chaque jour, à tour de rôle, par les journaliers ou fermiers, pour remplir la citerne. C'était une «redevance», corvée dirions-nous, dont se souviennent encore les anciens fermiers.

En 1924, une pompe à moteur alimentée par le puits creusé à l'intérieur même de la cuisine améliora singulièrement la distribution de l'eau dans le château et permit pour la première fois l'installation de trois W.C., l'un au sous-sol, les autres au 1er étage. Sans doute incommodes, ils étaient peut-être utilisés, les habitants préférant l'usage de seaux dissimulés dans de petits meubles artistement sculptés, que les femmes de ménage vidaient scrupuleusement chaque matin dans l'étang du bas, celui du haut étant considéré comme réserve d'eau potable... Et apparemment la Seilleraye n'eut jamais à souffrir d'aucune épidémie !

L'électricité arriva en 1932.

Il semble bien que depuis le début de ce siècle -et sans doute avant - le château de la Seilleraye n'ait été pour ses propriétaires qu'une résidence d'été occupée à la belle saison de mai à octobre. On en profitait pour donner de grandes réceptions : en 1899 un bal regroupa 50 couples en un cotillon endiablé, conduit par la comtesse De Kainlis. Le vestibule avait été aménagé en hall ; des lanternes marquaient l'entrée de la grille, et des lampions désinaient pelouse et massifs de la cour intérieure.

En 1908 fut donnée une soirée de comédie à laquelle participa tout le gotha local.

1912 vit les fiançailles de Dolli de Solages, fille de la maison, avec le Baron Jean de Guerre.

La guerre de 1914-1918 suspendit ces festivi-

tés : deux des enfants de Kainlis tombèrent au champ d'honneur, l'un en 1915, l'autre en 1916. Sans doute reprirent-elles peu à peu pour être couronnées le 10 septembre 1931 par la réunion de quelques cinq cents voisins auxquels fut présentée après son mariage la toute jeune baronne de Kainlis dont le mari devait liquider le domaine 9 ans plus tard.

LA SEILLERAYE D'HIER

Passé ce grandiose rassemblement, la vie reprit à la Seilleraye un rite quasi immuable.

Chaque année, au mois de mai, le château, tel celui de la Belle au Bois Dormant, s'éveillait aux approches de l'été. Le baron de Kainlis, qui habitait Paris, revenait avec sa famille à son domaine. Madame Mère, Monsieur et Madame de Kainlis et leurs deux enfants descendaient de l'Amilcar (voiture de grand luxe à l'époque) qui faisait l'admiration de tout le voisinage. Ils reprenaient contact avec le sévère Monsieur LAUNEAU, dont le souvenir reste encore vivace à Carquefou, et retrouvaient le personnel qui vivait à demeure au château : le couple de concierges avec leur fille, Monsieur et Madame Ganichaud qui occupaient au sous sol deux petites pièces aux fenêtres protégées par des barreaux, ce qui leur avait fait «tout drôle» en arrivant, confesse Mme Ganichaud aujourd'hui. Mais ajoute-t-elle en toute simplicité, «on n'avait pas froid, on était tout près les uns des autres». Il n'y avait pas d'eau courante, mais une pompe toute proche et avec des W.C. à proximité, l'ensemble constituait un confort que les gens modestes savaient apprécier en ce temps là.

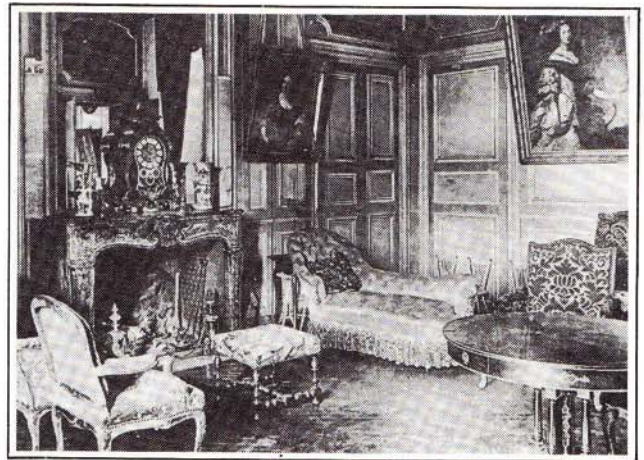
Le jardinier présent lui aussi toute l'année, était beaucoup moins bien loti : relégué dans une petite pièce des communs, il avait heureusement son travail quotidien pour respirer un peu d'air pur.

Mais quelle récompense pour lui lorsque M. Le Baron et Madame contemplaient avec satisfaction les massifs soigneusement entretenus, les orangers tout frais sortis de leur abri d'hiver et sagement alignés dans leurs caisses de bois peint, le long du château, face aux charmilles. Ces charmilles, uniques dans la région, orgueil de Lenôtre et de la Seilleraye, dont le sol tapissé de mousse et entretenu avec amour, n'autorisait le passage d'aucun véhicule, d'aucun cheval, fussent-ils ceux du maître de céans. Le parc récupérait aussi ses statues rentrées pour l'hiver, non sans dommage parfois pour elles, à tel point que l'on finit par renoncer à les déplacer. On se contentait de les emmailloter de paille et au printemps c'était un spectacle bien curieux que de les retrouver animées par les pépiements des oiseaux qui y avaient fait leurs nids.

La famille de Kainlis n'arrivait pas seule. Outre le chauffeur et sa femme qui occupait le rôle de cuisinière, la domesticité se composait d'un maître d'hôtel et de son épouse femme de chambre. Pendant leur séjour à la Seilleraye, Monsieur et Madame de Kainlis recrutaient sur place un valet de pied et un valet de chambre pour M. le Baron. Tout ce petit monde créait immédiatement une animation de bon aloi. Dès son arrivée, Mme de Kainlis faisait le tour des fermes. On lui montrait les enfants, qui en tremblaient de peur plusieurs jours à l'avance et auxquels on avait donné la consigne «il faudra dire bonjour, Madame la baronne». Elle ne leur offrait rien ; mais sa visite au caractère purement protocolaire faisait quand même bien plaisir à tout le

monde. A la fin de l'année scolaire, quand un enfant avait un prix, il lui fallait aller le montrer sur le perron du château à Mme de Kainlis, qui félicitait le bon élève de son domaine et le renvoyait aussitôt, apparemment toujours sans rien. Mais quels riches souvenirs pour ces petits drôles...

Tous les après-midis, lorsque le temps le permettait, les enfants du château et leurs invités jouaient au tennis sur le terrain aménagé avant la guerre de 1914 à proximité de l'orangerie sur l'emplacement du labyrinthe qui avait fait la joie des générations précédentes (là où se trouve la remise). Les gosses des fermiers, bien calés dans leurs sabots, assistaient béats d'admiration et d'envie, à ces jeux qui n'étaient pas faits pour eux, et insigne honneur, se précipitaient pour ramasser les balles égarées.



▲ Une chambre du Château de la Seilleraye, avec le portrait de Mme de Sévigné, en Diane chasseresse, par Mignard.

La vie quotidienne était fort calme ; point de chasses à courre, ni de comportement prêtant à critique. La famille de Kainlis n'occupait en fait pratiquement que l'aile sud et la salle à manger. Chacun des époux disposait d'une chambre au rez-de-chaussée, les enfants logeant au 1er étage auquel on accédait par un petit escalier intérieur.

Les repas à l'habitude étaient simples, se distinguant seulement de ceux de leurs fermiers par des desserts plus nombreux. La «glacière» permettait d'assurer la fraîcheur des aliments et des boissons. C'était un trou profond que l'on remplissait de glace prise dans l'étang par les grands froids de l'hiver et qui assumait ainsi son rôle jusqu'à une période avancée de l'été. Le fait qu'il ait été creusé à proximité de «l'étang du bas» celui là même où les femmes de chambre vidaient leurs seaux tous les matins ne semble avoir jamais troublé ni incommodé personne.

Tout changeait le jeudi, jour de réception de la famille de Kainlis. Ce jour là le valet de pied revêtait son bel habit, ses culottes soyeuses aux baguettes mordorées. Il avait une telle allure qu'il éveilla sans doute, nous dit-on, maintes vocations chez les enfants du voisinage. On recevait les familles amies, qui venaient de fort loin dans de magnifiques voitures. Les repas étaient alors particulièrement soignés, mais sans abondance excessive. Tout le faste de la réception résidait dans le cadre et dans la manière. Ah oui, c'étaient de grands jours pour les fermiers et surtout leur progéniture, qui assistaient respectueusement à distance à ces rites d'un autre monde.

Par la suite bien des signes indiquent que les revenus de la famille de Kainlis devaient eux aussi souffrir cruellement de la crise - ces magnifiques réceptions (dont certains chatelains se souviennent encore) s'espacèrent et disparurent pour être remplacées plus simplement par le thé du jeudi après-midi. Madame de Kainlis recevait ses invités avec le même cérémonial dans le grand salon, et chacun se retirait après la traditionnelle tasse de thé. Monsieur de Kainlis, que ces réceptions ennuyaient visiblement, préférait le plus souvent les esquiver et arpentait seul les allées du parc jusqu'au départ des invités de son épouse.

Il n'y avait jamais de réception au château pour les fermiers. Visiblement, on ne se mélangeait pas.

Seule exception à cette règle : lorsqu'un décès survenait au château. Alors les métayers étaient conviés par le régisseur à venir veiller le mort... Chacun revêtait ses habits du dimanche et sans enthousiasme, mais avec le respect et la dignité qui convenaient en une telle circonstance, venait ainsi manifester son allégeance aux maîtres du domaine. Comme dit un ancien «on prenait le quart».

En dehors de cette exceptionnelle cérémonie, qui permettait aux métayers de pénétrer dans le saint des saints, c'est par contre souvent qu'on les voyait dans la cour du château ou des communs, puisque aux termes de leurs baux, ils devaient des journées de travail à leur propriétaire (généralement une par semaine), que ce soit pour actionner la fameuse pompe, ou pour entretenir les terres ou les vignes. Les femmes devaient, elles aussi, travailler au château chaque fois qu'on y avait besoin d'elles ou pour les vendanges. A cette époque, les vignes tenaient une grande place dans le domaine, puisqu'une certaine année, on y récolta jusqu'à trois cents barriques de muscadet.

Toutes ces journées de travail étaient méticuleusement comptabilisées par l'inflexible intendant Monsieur LAUNEAU. 1 F (ancien !) pour une journée d'homme (en 1924), 0,60 F pour une journée de femme. (A comparer avec le coût d'une saillie de vache : 3 F).

A ce tarif là, reconnaissent ceux qui ont vécu cette époque, nul ne poussait l'effort jusqu'à la fatigue. D'autant plus que les logements qui étaient attribués aux métayers ne pouvaient guère leur apporter consolation : petits, vétustes, murs intérieurs plus ou moins dégradés et blanchis à la chaux, place le plus souvent en terre battue, le contraste avec le luxe du château était saisissant. Ce luxe, les fermiers pouvaient en avoir une exacte idée en l'absence des propriétaires des lieux (de novembre à mai). Les de Kainlis autorisaient alors chaque dimanche après-midi la visite du château sous la conduite de la concierge, Mme Ganichaud, et des groupes de métayers ou de voisins attendaient à la porte pour admirer et rêver. La galerie du premier étage, au plafond arrondi, dont les murs étaient entièrement garnis de tableaux, retenait particulièrement l'attention. C'était «le musée». Et, détail qui nous laisse à notre tour rêveur, bien qu'aucune précaution particulière ne fut prise par les propriétaires pour la sauvegarde de leurs précieuses collections, il n'y eut jamais de vols importants... Autres temps, autres mœurs...

La guerre et de dramatiques événements familiaux allaient mettre fin brutalement à quatre siècles d'exploitation du domaine de la Seilleraye par la même famille...

L'AGONIE

11 mai 1940. Au lendemain de l'attaque fulgurante de Hitler qui allait conduire à l'armistice, la comtesse de Solages, propriétaire de la Seilleraye meurt. Dès le 29 avril 1937 elle avait partagé ses biens entre les deux enfants qui lui restaient, les deux aînés ayant été tués au cours de la 1^{ère} guerre mondiale. René de Kainlis hérite sans difficulté du château, du parc et des fermes, soit au total de 524 hectares, 37 ares et 70 centiares.

Au cours de l'automne 1940, il fait part à la gardienne du château de son intention d'en réaménager l'aile gauche pour la rendre plus facilement habitable en ces temps difficiles. Mme de Kainlis (fille de Mme Solages) paraît acquiescer totalement à ce projet, selon Mme Ganichaud qui écoute respectueusement ses maîtres.

Et puis voilà que tout à coup au début de décembre se répand à Carquefou une incroyable nouvelle : le château a été vendu... Nul ne veut y croire. Et pourtant c'est vrai. Quelques jours plus tôt M. de Kainlis s'est rendu chez un homme d'affaires nantais M. Petit-Nouvellon et l'a pressé d'acquiescer le domaine. Pour quelle raison précise ? Nul ne le sait exactement. A l'époque Monsieur Petit-Nouvellon paraît avoir eu quelque hésitation à procéder à cette transaction. Manifestement angoissé et comme traqué, le baron assiégea littéralement un soir fort tard l'homme d'affaires qui surpris d'une telle insistance lui demanda une nuit de réflexion. Dès le lendemain matin à sept heures Monsieur de Kainlis sonnait fébrilement à la porte de M. Petit-Nouvellon et le marché fut conclu. M. de Kainlis se réservait seulement le mobilier, les tapisseries, les boiseries et les cheminées et insistait pour que les fermes soient proposées à leurs métayers. Ceux-ci dont on a vu plus haut le dénuement, étaient bien incapables de donner suite à cette offre. Finalement le château et son environnement immédiat soit 54 hectares furent cédés par l'homme d'affaires à Monsieur Jallais entrepreneur nantais spécialisé dans le commerce du bois pour la somme de 220.000 F. Le reste fut acquis par une riche famille noble de la région.

Quelle était donc la raison si pressante qui obligea M. de Kainlis à brader son domaine en 24 heures ?

Il semble, si l'on en croit le témoignage de l'une de ses relations nobiliaires, qu'il faut en chercher la cause dans sa passion du jeu, soigneusement cachée jusque là au petit monde du domaine.

L'armée allemande, elle aussi sensible aux charmes de la Seilleraye, l'occupa presque aussitôt son arrivée dans la région. Occupation qui, il faut bien le dire se passa sans trop de problèmes. Les relations avec la concierge, Mme Ganichaud furent sans histoire. Elle put continuer à habiter son petit logement au sous-sol, seule avec sa fillette, son mari étant prisonnier en Allemagne. De vastes hangars métalliques abritaient de nombreux véhicules dans l'allée de Nantes.

De temps à autre, il y avait une grande agitation au château. Soit, les premiers temps, que les communiés de victoire donnent lieu à de bruyantes démonstrations, soit que pour distraire la troupe, l'on ait fait venir de Nantes des «filles du quai de la Fosse». Curieusement, les allemands laissèrent M. de Kainlis récupérer tableaux et tapisseries et à leur départ un fermier reçut l'ordre de brûler une partie des livres qui restaient à la bibliothèque, ce qu'il fit à l'époque sans état d'âme mais constitue aujourd'hui

l'un de ses grands remords...

L'occupant abandonna le château au courant de 1943 (sans doute la situation sur les différents fronts lui imposait-elle de rappeler ses réserves).

Et comme on l'a vu, les premiers malades arrivèrent en juin 1944...

Mais on peut tenir pour hautement vraisemblable que, si le domaine de la Seilleraye s'était toujours trouvé à l'époque propriété des de Kainlis, descendants directs des Harrouys, qui lui avaient donné et sa forme et son âme, nul n'aurait songé à les en déposséder lorsque le temps aurait été venu de la levée de réquisition. Et tout eût été autrement...

M. SAVARIAU

D'après :

- J. UZUREAU. N° 4 de l'hospitalier nantais, *Étude historique de la Seilleraye, de l'origine à nos jours.*
- les mémoires de Gabrielle de Solages, *Baronne de Kainlis,*
- *Notes de M. le Marquis de Goué (mars 1943)*
- *Le temps qui passe - Histoire de Carquefou cahier n° 1 (1982)*
- *Nantes et la Loire Inférieure - Félix Benoist 1850*
- *Des entretiens avec d'anciens habitants du domaine.*

